
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 19/3 (1992)

DOI: 10.11588/fr.1992.3.57620

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

sehen«¹. Bücheler, der den Befehl nicht zitiert, stellt in diesem Zusammenhang fest, daß damit nicht die Vernichtung der ukrainischen Juden in Befolgung von Hitlers Rassenpolitik, sondern der Versuch, »die Urkainer durch möglichst gute Behandlung vom Sowjetsystem abzuziehen«, (S.232) bezweckt worden sei. Die Annahme Stülpnagels vom Jahre 1935, daß die politischen Kommissare der Roten Armee »meist der jüdischen Rasse« angehörten², wird ebenfalls verschwiegen. Hier wären weiterführende Gedanken über Unterschiede und Parallelen zum »rassenpolitischen Programm« Hitlers interessanter und fruchtbarer gewesen als dieser Versuch, den Oberbefehlshaber von allen Vorwürfen freizusprechen.

Im Zusammenhang mit der Motivierung von Stülpnagels Widerstand wird insbesondere auf seine »durch Antike, Christentum und Humanismus geprägte Denkart« (S. 123) verwiesen. Die zitierten Äußerungen des späteren Verschwörers deuten jedoch eher darauf hin, daß er – ähnlich wie Ludwig Beck – zunächst aus rein militärfachlichen Gründen die Politik Hitlers ablehnte: Stülpnagels Verweis auf die im Vergleich zu 1914 sehr viel ungünstigere Lage aus dem Jahre 1935, die Sorge über die aggressive Politik des »Dritten Reiches« sowie sein Plädoyer für eine allmähliche Aufrüstung im Jahr 1937 deuten darauf hin, daß er vor allem die Methoden Hitlers für verhängnisvoll ansah. Ob seine Ziele ebenfalls mit denen Becks und der anderen konservativen deutschen Oppositionellen übereinstimmten, geht aus Büchelers Biographie leider nicht hervor.

Interessant sind schließlich einige angeführte Überlegungen Stülpnagels zur Rolle Frankreichs im Zweiten Weltkrieg. Als Leiter der Waffenstillstandskommission nach der französischen Niederlage im Sommer 1940 strebte er insbesondere »die aktive Einschaltung Frankreichs in die Kriegführung gegen England« an; die Regierung Pétain sollte Stülpnagel zufolge daher alles daran setzen, um auch weiterhin über den französischen Kolonialbesitz verfügen zu können, da er eine wichtige Ausgangsbasis für die Kriegführung gegen das britische Empire bildete. Weil der deutsche General in Pétain »die Klammer zwischen dem Mutterland und dem Kolonialreich« erblickte, bestand seiner Meinung nach ein elementares deutsches Interesse, ihn an der Spitze der Vichy-Regierung zu halten. Um dessen Rücktritt zu verhindern, plädierte er für eine nachsichtigeren Besatzungspolitik und »gewisse Sicherheiten für ein günstigeres Abschneiden [Frankreichs] bei der endgültigen Friedensregelung« (S.200ff.). Schade, daß derartige Einblicke in die Gedankenwelt Stülpnagels dem Leser dieser Biographie so selten gewährt werden!

Hermann WENTKER, Bayreuth

Ulrich HERBERT (Hg.), Europa und der »Reichseinsatz«. Ausländische Zivilarbeiter, Kriegsgefangene und KZ-Häftlinge in Deutschland 1938–1945, Essen (Klartext) 1991, 429 p.

Ulrich Herbert, l'éditeur de ce recueil qui contient 17 contributions, d'auteurs de diverses nationalités, connaît bien cette question puisqu'il a déjà publié en 1985 un ouvrage fondamental sur le sujet¹. Il a voulu justement que la problématique soit placée dans des optiques les plus diverses, perçues et étudiées par des auteurs de pays très différents car le III^e Reich a utilisé des hommes – et des femmes – de presque toute l'Europe. Si le principe majeur qui sous-tendait l'emploi de cette main-d'œuvre étrangère était de combler les vides provoqués par une mobilisation toujours plus étendue et d'assurer une production de guerre maximale,

1 So der Befehl des 17. AOK vom 30. 7. 1941, zit. bei: H. KRAUSNICK, H.-H. WILHELM, Die Truppen des Weltanschauungskrieges. Die Einsatzgruppen der Sicherheitspolizei und des SD, Stuttgart 1981, S. 218f.

2 Ebd., S. 220.

1 Ulrich HERBERT, Fremdarbeiter. Politik und Praxis des »Ausländer-Einsatzes« in der Kriegswirtschaft des Dritten Reiches, Bonn 1990².

d'autres »principes« sont à la base de cette action: les théories racistes du nazisme et ses variantes idéologiques.

C'est ainsi que les premiers à subir l'application de ces principes furent les Polonais qui, avec les Soviétiques, connurent le traitement le plus cruel, les Juifs mis à part. A partir de mai 1940 environ, plus d'un million de Polonais furent transformés en travailleurs forcés, alors que fin 1941, 3 300 000 prisonniers de guerre soviétiques – 50 % moururent jusqu'à mars 1942 – restèrent peu employés, 160 000 d'entre eux seulement étant utilisés comme travailleurs. Mais à partir de cette date, avec la nomination d'un »plénipotentiaire pour la main-d'œuvre«, Fritz Sauckel, compagnon de route de Hitler, déjà engagé dans l'application des théories nazies dans l'industrie allemande, les méthodes et les buts vont changer. Quand il s'est agi de recruter dans des pays comme le Danemark, les procédés ont été moins brutaux que dans le General Gouvernement ou en Ukraine mais assez tôt, en tout cas, fin 1942 et début 1943, quels qu'aient pu être les efforts des autorités de tutelle – en France par exemple – aller travailler en Allemagne créait plus de crainte que d'enthousiasme, avant que les hommes susceptibles d'être réquisitionnés se cachent ou prennent le maquis.

Le sort et le traitement des uns et des autres dépendit non seulement de leur statut – militaires prisonniers de guerre – de leur origine, mais aussi de l'attitude individuelle de la multitude d'autorités de tous niveaux qui les employaient. Sur les 9,5 millions d'hommes et de femmes (le tiers de ce chiffre global environ), 46 % travaillèrent dans l'agriculture, 36 % dans les mines et l'on trouve jusqu'à 80 % de »travailleurs« étrangers dans l'industrie. Quant aux déportés, puisés dans les camps de concentration, leur rendement très faible n'avait qu'une importance restreinte car ils étaient destinés à la mort de toute façon.

Bien dans l'esprit du régime nazi, des expériences se voulant scientifiques ont été menées par des spécialistes de la nutrition du Kaiser-Wilhelm Institut für Arbeitsphysiologie sur des prisonniers, »travailleurs forcés«, russes et italiens, en 1943–1944. Et, si l'on a confirmé l'évidence que la sous-alimentation, l'absence d'hygiène, bref la misère physiologique ne pouvaient que réduire la capacité de rendement, les conclusions des experts n'ont nullement débouché sur des mesures plus humaines. En fait, on a pu voir s'opposer et se contrarier des tendances divergentes comme d'une part, la volonté d'accroître la production par des moyens autres qu'une répression aboutissant à la destruction des hommes et d'autre part, la volonté politique d'assurer la sécurité du régime, par tous les moyens.

Si la problématique était bien connue dans son ensemble, ce recueil a mis en lumière les lacunes de la recherche dans un domaine extrêmement vaste, aux implications multiformes. Ainsi, ce type de recherches conduit à s'intéresser aussi bien au rôle des grands industriels qu'à celui des responsables allemands en matière économique, comme à celui des hommes politiques engagés dans la collaboration à divers niveaux. Et puis, avec 9,5 millions d'étrangers de toutes conditions employés¹ dans le Reich, avec 30 000 camps de travailleurs étrangers répartis en Allemagne, comment ne pas penser au comportement de la population allemande à leur égard?

Encore une fois, faisons remarquer combien l'historiographie allemande – jusqu'ici de la RFA – a su se montrer infiniment moins timorée que sa contre-partie française ou italienne notamment, en n'hésitant pas à explorer des territoires encore masqués par d'inébranlables parois². L'on peut aussi s'interroger sur l'audience que peut trouver ce recueil, c'est-à-dire s'il pourra atteindre un public autre que celui des historiens, et de langue allemande de surcroît. En effet, compte tenu des effets quelque peu pervers de la réunification de l'Allemagne, peut-être serait-il bénéfique que la mémoire collective ne soit pas définitivement »vidée« de ces faits, de cette situation qui a nécessairement touché aussi bien le monde agricole que les travailleurs

2 Gerhard SCHREIBER, Die italienischen Militärinternierten im deutschen Machtbereich 1943–1945. Verraten – Verachtet – Vergessen, München 1990. (Beiträge zur Militärgeschichte, 28).

de l'industrie et tous ceux qui firent fonctionner le système: celui-ci, pour reprendre la conclusion de Ulrich Herbert, avait pour fondement le racisme, et les facteurs économiques et industriels passaient en l'occurrence au second plan.

Marcel SPIVAK, Vincennes

Klaus URNER, »Die Schweiz muß noch geschluckt werden!« Hitlers Aktionspläne gegen die Schweiz. Zwei Studien zur Bedrohungslage der Schweiz im Zweiten Weltkrieg, Zürich (Neue Zürcher Zeitung) 1990, 213 S.

Auf einer breiten und zum Teil neuen Quellengrundlage geht Urner der noch immer umstrittenen Frage nach, warum die Schweiz nicht von Hitler angegriffen und annektiert wurde. Dabei behandelt Verf. diese Frage nicht mit Blick auf den gesamten Weltkrieg und die deutsch-schweizerischen Beziehungen insgesamt, sondern in einem zeitlich und räumlich begrenzten Bereich. In der ersten Studie werden die militärischen Vorgänge während des Frankreichfeldzuges entlang der Schweizer Grenze und die ihnen zugrunde liegenden Intentionen analysiert. Als die deutschen Truppen sich bei ihrem raschen Vormarsch in Frankreich der Schweizer Westgrenze näherten und Italien am 10. Juni 1940 in den Krieg eintrat, zeichnete sich eine völlig neue Lage ab: die Möglichkeit für die Achsenmächte, die Schweiz einzuschließen. Obwohl Hitler die Chance sofort erfaßte und entsprechende militärische Schritte anordnete, gelang die völlige Einschnürung der Schweiz bis zum Waffenstillstand am 25. Juni 1940 nicht. Die Demarkationslinie zwischen den beiden Zonen Frankreichs verlief so, daß zwischen Genf und St. Gingolph/Wallis eine Lücke blieb. Das Mißlingen der Umzingelungsaktion und die Sorge vor einem Scheitern der Waffenstillstandsverhandlungen zwischen Italien und Frankreich führte dazu, daß Hitler vom 22. Juni an Truppen an der Schweizer Westgrenze konzentrieren und Angriffspläne ausarbeiten ließ, die – wie Verf. belegt – keine Präventivpläne darstellten, sondern vorbereitende Maßnahmen für einen Angriff waren. Verf. kommt zu dem Ergebnis, daß die Schweiz gerade zu dem Zeitpunkt am stärksten bedroht war, als für sie die Gefahr überwunden schien: nach dem deutsch-französischen Waffenstillstand, als die Schweiz bereits große Teile ihrer Truppen demobilisiert hatte. Diese ernsthafte Bedrohungslage bestand bis in den Herbst 1940 fort, als sich das militärische Schwergewicht zunächst nach dem Südosten und dann in den Osten Europas zu verlagern begann.

Die zweite Studie handelt von den Verkehrs- und Handelsverhältnissen an der Südwestgrenze der Schweiz von Juni 1940 bis zum November 1942. Durch die Lücke am Südufer des Genfer Sees, die bei der Umschließung der Schweiz offengeblieben war, liefen zwar nur eine wenig leistungsfähige Eisenbahnlinie und einige Nebenstraßen. Beides reichte indessen aus, die Versorgung der Schweiz aus Spanien und die Kontakte nach Übersee aufrechtzuerhalten, den Alliierten den Bezug von feinmechanischen Geräten und Flüchtlingen die Einreise in die Schweiz zu ermöglichen. Urner beschreibt minutiös das komplizierte Mit-, Neben- und Gegeneinander schweizerischer, französischer und deutscher Grenzbeamter bei ihren jeweiligen Versuchen, die Kontrolle der Schlupfwege zwischen der Schweiz und den Alliierten zu verschärfen oder zu vermindern. Mit dem deutschen Einmarsch in die südliche Zone Frankreichs am 11. November 1942 wurde der Ring um die Schweiz geschlossen, so wie es Hitler 1940 gewollt hatte. Aber nun hatte sich die Kriegslage zum Nachteil Deutschlands gewandelt, und die Vorteile einer intakten Schweiz ließen Besetzungspläne hinfällig werden.

In der wissenschaftlichen Kontroverse um die Frage, ob die Schweiz dank ihrer militärischen Verteidigungsanstrengungen oder dank ihrer wirtschaftlichen Kollaboration den Krieg unversehrt überstanden habe, ist Urner keiner der beiden Richtungen zuzuordnen. Er bezieht vielmehr eine dritte Position und macht deutlich, daß das Schicksal der Schweiz in den kritischen Monaten Juni und Juli 1940 zum geringsten Teil von ihrem eigenen Verhalten